

ment mille charges [de bêtes de somme] composées de lingots, sans compter les espèces monnayées <sup>1</sup> ».

Yezdegerd envoya (638) « l'ambassadeur MO-SE-PAN rendre hommage à la Cour et apporter tribut ; il offrit encore un *houo-jou-tch'e* ; (cet animal) avait la forme d'un rat ; il était de couleur franchement verte ; il était long de neuf pouces ; il savait prendre les rats dans leurs trous <sup>2</sup> ». Ses troupes, avec DHOÛL-HÂDJIB MERDÂN CHÂH à leur tête, ayant été battues à Nehâvend (642), par les armées d'Omar, venues de Kerbelah, qui passèrent par la route Baghdad-Hamadan, arrivèrent au plateau persan ; elles étaient commandées par EN NO'MÂN BEN MOQARRIN EL-MOZANÎ qui périt dans la bataille. Yezdegerd se retira dans le Tokharestan (T'ou ho lo) où il fut rejoint par l'envoyé de T'ai Tsoung qui refusait le secours demandé. Peu de temps après, le malheureux monarque persan fut tué à Merv par les Arabes (651). Certains prétendent qu'il se jeta lui-même dans le Mourghab et s'y noya. Il laissait deux fils, FIROÛZ et BEHRÂM, et trois filles.

« Yezdegerd, dernier roi des Perses, voyant que son pays était dévasté et ses armées anéanties, que le peuple des Perses avait fui et était dispersé, et comprenant qu'il ne pouvait plus les amener contre l'impétuosité des Taiyayê, prit lui-même la fuite et s'éloigna devant ceux-ci ; il s'en alla sur les confins des Turks, dans la région de Marâgâni, qu'on appelle Sagistân. Il se tint caché pendant cinq ans, et fut ensuite mis à mort.

« Quand Yezdegerd, roi des Perses, fut mis à mort, soit par les Taiyayê, soit par les Turks, l'empire et la dynastie de ce royaume des Perses, qu'on appelait de Beit Sâsan, disparut tout à fait. Il avait tenu pendant 418 ans. Il commença en l'an 538 des Grecs, avec Ardeschir, fils de Sabâq, et il finit en l'an 956 du même comput, avec ce Yezdegerd, le dernier roi, du temps d'Heraclius, empereur des Romains, et de Omar, fils de K'hattab, roi des Taiyayê.<sup>3</sup> »

1. HUART, *Livre de la Création*, V, p. 203.

2. CHAVANNES, p. 172.

3. MICHEL LE SYRIEN, II, p. 424.